

tion économique, et j'ai eu soin de distinguer la crise parisienne, la crise du moment, de la question générale : c'est sur ce terrain que je demande à rester.

Je ne parle pas ici des remèdes passagers, des moyens de circonstance, qui peuvent amoindrir les souffrances des ouvriers sans travail ; il y a des propositions déposées : le gouvernement en déposera sans doute à son tour ; quand il aura terminé ces enquêtes, nous les discuterons, et je déclare tout de suite que je voterai ce qui me paraîtra juste et praticable dans une pensée d'humanité, mais non pas comme un remède social.

Je vous l'ai dit : la question, pour moi, est plus haute, plus large et plus décisive ; elle touche aux intérêts du monde ; elle porte avec elle le secret de la conservation sociale.

Eh bien, je viens vous dire : Voulez-vous entrer dans la voie des réformes que je vous ai indiqués ?

Voulez-vous commencer tout de suite l'étude laborieuse, difficile, d'une législation protectrice des ouvriers ? On a dit, avec raison, qu'il y avait un grand nombre de propositions dans vos cartons ; mais elles y dorment depuis trois ans.

Voulez-vous étudier la création d'une organisation corporative du travail, basée sur l'union des maîtres et des ouvriers ? Nous vous en avons demandé les moyens : vous nous les avez refusés, nous les demandons encore.

M. Charles Hoquet.—Nous avons repoussé le privilège pour certaines associations, pour la vôtre particulièrement.

M. le comte Albert de Mun.—Le gouvernement veut-il monter à la tribune et prendre l'engagement d'assurer la stabilité des tarifs ? On vous l'a demandé cent fois : vous avez refusé.

Le gouvernement veut-il nous promettre qu'il donnera désormais toutes les commandes aux fabricants et aux ouvriers français ? Veut-il nous promettre qu'il obligera les compagnies à en faire autant ? [Très bien ! très bien ! à droite.] On assure qu'il n'en est pas ainsi, et cela émeut tout le monde. L'honorable M. Acloque a fait cette motion au conseil général de la Seine ; je m'associe à sa demande.

Le gouvernement est-il prêt à apporter dans les travaux publics la modération et la régularisation nécessaires, en ne faisant appel qu'aux ressources normales de l'industrie ? On vous a donné là-dessus tous les avertissements possibles quand, pour démontrer que vous étiez le gouvernement de la prospérité, vous vous êtes lancés dans cette aventure. Vous n'en avez tenu aucun compte.

Voulez-vous commencer, pour limiter l'extension des sociétés anonymes par actions, la révision de la loi de 1867 ? J'y suis prêt quand vous le voudrez. Enfin, voulez-vous avoir le courage, au lieu de continuer à accroître votre dette, de réduire vos dépenses, afin de diminuer les impôts et de mettre les industriels français en mesure de produire à aussi bon marché que ceux de la Belgique et de l'Allemagne ? [Très bien ! très bien ! à droite.]

Voilà les questions que je me permets de vous faire. Tant que vous n'y aurez pas répondu par des actes, je ne vous reconnais pas le droit de me dire que je ne vous propose rien.

Messieurs, il faut qu'ici, dans ce débat, les responsabilités soient nettement établies.

L'honorable M. Langlois a posé la question de cette manière, et il a eu raison. Depuis trois ans que nous siégeons sur ces bancs, nous vous voyons et l'œuvre ; nous entendons vos programmes, nous écoutons vos déclarations. Nous ne voyons pas que vous aboutissiez.

Vous avez promis la prospérité et la vie à bon marché : il y a des ruines autour de vous et la misère est à vos portes ! [Exclamations et interruptions à gauche.]

A droite.—Très bien ! très bien ! Parlez.

M. le comte de Mun.—Voilà votre responsabilité.

Pour nous, notre situation dans le débat est bien nette ; il ne dépend pas de nous qu'il n'y ait des

souffrances et des ruines ; mais nous en rejetons sur vous toute la responsabilité. (Réclamations à gauche.—Applaudissements à droite.)

Nous n'y sommes pour rien : nous continuerons à tout faire pour vous empêcher de les accroître, pour en prévenir le retour et pour les réparer dans la mesure de nos forces ; nous continuerons à vous proposer les mesures que nous croyons propres à rétablir la paix sociale et la prospérité nationale !

Voilà notre rôle, et j'ai la confiance que nous serons secondés par tous ceux qui ont souci du repos et de l'avenir de la France ! (Vifs applaudissements à droite.—L'orateur, en retournant à son banc, est félicité par ses amis.)

Voix nombreuses.—A demain ! à demain !

M. le président.—On demande la remise à demain. (Oui ! oui !) il n'y a pas d'opposition ?.....

La suite de la discussion est renvoyée à demain.

## SPHINXIANA.

### LOGOGRIPE

Ah ! vraiment de mon tout, que vous dirai-je bien ? C'est un diminutif, une ariette, un rien.

Je suis toute petite, et pourtant, cher lecteur, Sur mes neuf pieds, parfois, j'ai bien quelque valeur ;

Avec sept, je revêts celle du calorique chapeau

Que je prête à vos doigts dans la saison critique :

Un de moins, je deviens un chef-d'œuvre divin,

Puis de deux cœurs unis le tendre et doux lien.

Je suis, restant à cinq, deux rivières de France,

Ce qui, dans toute vie, est rempli d'espérance ;

L'homme intrépide et franc qui brave le danger ;

Un débris qui captive et qui vous fait songer ;

Un habitant d'Afrique à la mâle figure ;

Pour deux grands de l'Eglise une auguste coiffure ;

Un noir complot ; un sel, un tapage très fort,

Et ce qui vaut bien mieux, un moyen de transport.

Si vous m'ôtez un pied, de ma source féconde

Vous pourrez obtenir tout l'or du nouveau monde,

Sans parler d'un cours d'eau, bien mieux, d'une rivière ;

Qui prend source, je crois, au pays de Bavière.

Toujours sur quatre pieds, je vous offre, lecteur,

Un poids brut ; un doux fruit ; la voi-ine du cœur.

De la joie et des ris source désopilante ;

Le dessous d'une glace ; un amas d'eau dormante ;

Ce qu'on tend au vulgaire et qui n'engage à rien,

Mais aussi l'instrument ou du mal ou du bien ;

Ce sur quoi fort souvent bien à tort on vous juge ;

De tous les cœurs blessés le sûr et doux refuge ;

Ce qu'il faut à tout prix ou prendre ou bien laisser,

Mais ce qu'une fois pris, on ne peut récuser,

A moins d'un grand éclat et souvent d'un scandale ;

Un puissant ennemi de la cause royale

Et qui l'avait servie avec fidélité ;

Un petit animal et pourtant redouté ;

Un centre où l'on se groupe alors que le feu brille,

Que le vent souffle au loin, que la flamme pétille.

Avec trois de mes pieds je peux offrir encor

Un chemin bien battu que l'on voit quand on sort ;

Le rempart de vos bois ou de votre campagne ;

De notre corps mortel l'immortelle compagne ;

Avec deux je deviens une ville, lecteur,

Qui, du temps d'Abraham, eut bien quelque valeur.

Pour clore enfin, je suis un fantôme qui passe,

De celui qui n'est plus je cherche en vain la trace.

### Les Plaisanteries de l'Atelier.

Savez-vous quel est le premier homme du monde ? —Parbleu ! c'est Adam.

Vous vous trompez, mon cher, le premier rhum du monde, c'est le rhum de la Jamaïque.

Un proverbe musulman dit : " Si tu fais du bien à quelqu'un, jettes-en le souvenir dans la mer ; si les poissons l'engloutissent, Dieu s'en souviendra.

Le temps est un fleuve qui entraîne tout.

à t r e u m i n t

Il faut être plus avare de son temps que de son argent.

\* \*

Fais-moi peur, disait A à E : Pourquoi cela ? J'ai le hoquet... si tu me faisais peur, cela se passerait tout de suite.

Eh bien ! (avec force), prête-moi cinquante francs ? Hein ! merci, c'est passé.

\* \*

Sur la porte d'un homme de travail.  
"Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui ne viennent pas me font plaisir."

### Réponse au Problème de la semaine dernière.

Voici la réponse du dernier problème de L'Ouvrier.

Problème. — Avec les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 fermez le nombre 100 sans répéter les chiffres.

Réponse.— $1 \times \frac{3}{6} \times \frac{27}{54} \times 98 = 100.$

L'heureux gagnant est M. C. J. Chatel de Montréal.

Nous donnons comme problème aujourd'hui, aux lecteurs de L'Ouvrier un logogripe. Celui qui trouvera le plus de mots aura droit au cadeau.

C'est un magnifique volume doré sur tranches de la valeur d'une piastre, que nous tenons de la générosité de la maison Cadieux & Dercme, libraires sur la rue Notre-Dame. C'est un livre éminemment canadien, intitulé La Famille et ses traditions par "L. A. Brunet."

Cet ouvrage a été honoré d'un diplôme de première classe à l'exposition universelle du Canada en 1880.

### RECETTES.

Crêpes cuites sans beurre et sans graisse.—Battez bien six œufs, que vous mêlerez avec une chopine de crème, un quarteron de sucre, un verre de vin et une moitié de muscade râpée avec le dedans d'un citron ; vous ajouterez à cela assez de fleur pour que votre pâte soit comme celle qui précède : et vous viderez dans votre poêle.

Pâte pour les flans.—Prenez poids de beurre presque égal à celui de votre farine, quatre jaunes d'œufs, et un verre de crème pour chaque livre de farine. Laissez reposer le tout, après en avoir fait le mélange ; pétrissez au bout d'un quart-d'heure et roulez bien serré.

### L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

### LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.